

LE REVOLVER DE LACAN

JEAN-FRANÇOIS ROUZIÈRES

LE REVOLVER DE LACAN

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ma gratitude va à Anne Dufourmantelle,
à son écoute, passage vers l'écriture.

ISBN 978-2-02-102139-4

© Éditions du Seuil, janvier 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour mon fils, Valentin

Carnet du soldat

J'ai été un bon soldat.

J'adorais ça.

L'armée. Son ordre. Sa planification. Sa hiérarchie. L'extraordinaire sentiment de sécurité qu'elle me procurait. Je détestais les chambrées. Maniaque, je ne supportais pas l'odeur de mes camarades. Quand les filles sont arrivées, certaines règles d'hygiène ont changé. Elles avaient de bons nerfs au combat. J'ai aimé me battre à leurs côtés. J'avais besoin du danger. Qui me reconnectait à moi-même. Le shoot des opérations. La constitution des *task forces*. Les missions d'infiltration. S'il fallait parfois tuer, c'était du rapide. Même si j'avais été dressé pour ça, le meurtre est un art que je n'ai jamais aimé pratiquer. Je ne pouvais regarder longtemps un cadavre. Comme certains camarades le faisaient, avec dans l'œil cette étrange satisfaction du plutôt-lui-que-moi. Quand un camarade tombait, j'étais révolté par ce sentiment d'égoïsme qui m'envahissait. J'en arrivais à penser qu'il avait été assez con pour mourir. Qu'il avait désiré cette mort. Des petits soldats de ce genre, j'en ai connu. Et c'était l'horreur. Quand certaines presciences de la mort se vérifiaient. J'avais croisé au briefing des yeux de condamnés. Le couperet du trop tard avait passé dans leur regard. Et

les trous aux côtés, les membres arrachés, les corps explosés avaient entériné. Je n'ai jamais supporté. J'étais soulagé lorsque certaines intuitions ne se vérifiaient pas. Quand Nadja est morte je n'ai pas tout compris. J'avais toujours eu une prémonition la concernant. C'était ce qu'elle voulait. Nous le savions. Et certaines des missions confiées l'avaient été en ce sens. Mais elle résistait à tout. Alors elle a commis une faute. Je suis le seul à l'avoir vue se jeter sous les balles. Elle s'est réglé son compte elle-même. Venant d'une professionnelle, la faute était impossible. Elle m'a légué son arme de service. Pistolet automatique PAMAS G1. Cadeau empoisonné de la petite snipeuse en partance. Façon de me dire que je pouvais la rejoindre. Quand je voulais. Je n'y tiens pas. Pas pour le moment. Je n'ai pas peur. Non. J'aime coller à la mort. Et plus je la colle, plus elle me rejette. C'est comme les filles. Je leur cours tellement après que je les fatigue. La mort, c'est pareil, elle est fatiguée de me voir. Nadja. Soldat obéissant. Maximum respect. Une fois nous avons violé le règlement. Nous n'aurions pas dû. Faire l'amour au front, dans ce trou. Mais nous l'avions fait par devoir. Moyen de ne pas s'endormir. Pour elle. Qui visait juste pendant que je dormais. Je m'étais assoupi quelques secondes dans une absence de bébé. Et ce fut comme si j'avais pris du repos pour toute ma vie. Nadja tirait. Et je ne m'étais jamais senti aussi bien – devinant le sang de nos ennemis. En contrebas, Nadja exécutait.

J'aimais l'état de veille. Enfant, je m'étais souvent demandé quand dormait le soldat en opération. Ce n'est pas le problème. On mange, on dort. Surtout, on fait le point munitions. Quand je retournais voir ma mère

– rarement – je mangeais dans un grand état d'inquiétude. Dans la petite cuisine surprotégée où rien ne pouvait m'arriver. Et ma mère me disait : *Doucement, t'es pas au front*. Quand j'arrivais chez elle je perdais le sommeil. La cloison qui séparait nos deux chambres semblait inexistante. Je n'envisageais pas son corps. Ma mère n'avait pas de corps. Quand elle me demandait la guerre, je lui offrais des paroles d'officier. Et puis quand je devins officier, des actes de bravoure. J'avais ça en catalogue.

Avec ma mère c'étaient les silences. Savait-elle qu'il n'y avait pas une bataille où je n'avais invoqué son nom, à voix haute ?

En ramassant la terre.

Savait-elle qu'elle était ma prière du soldat ?

Savait-elle les corps qui mouraient ?

Elle ne riait jamais. Posée sur son fauteuil, elle opinait. À ce que je ne disais pas.

Elle ne savait pas les frayeurs.

Souvent j'apportais une arme. Pour lui montrer, et voir son visage mutique.

Un jour, elle a pris mon Beretta. Il m'a semblé qu'elle allait le blottir contre elle. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait, et j'ai repris l'arme, vivement. J'étais rentré fatigué, ivre de fatigue. Et je ne dormais pas. Sans l'urgence pas de sommeil. J'avais besoin du danger pour me relâcher. Pour moi, rien n'était plus menaçant que le calme de la maison familiale. Les nuits étaient de veille, et je n'avais même pas la certitude d'un danger imminent pour me justifier. Je frottai machinalement les montants du lit avec la paume de mes mains, la plante de mes pieds. Jusqu'à la douleur. Jusqu'au sang. J'écoutais Goldman. À fond dans les oreilles. Camarade singulier. Voix

aérienne et fraternelle. Parfois ma mère ronflait, cela devait dépendre de la position. Elle se levait souvent pour aller aux toilettes. Et je sentais l'inquiétude qui la hantait. Puis elle se rendormait la lumière allumée. Rien ne m'échappait et, quand une absence me faisait plonger dans le sommeil, un souvenir de guerre me rappelait aussitôt à l'ordre. Je me réveillais le matin, fatigué. Me rasais. Faisais mon lit. Même loin de la caserne. Même chez ma mère, tout était réglementaire. Le réglementaire, c'est la jouvence du soldat. C'est l'abondance. La vie même. Rien ne m'a semblé plus beau quand je suis arrivé à l'armée que le réglementaire. Avec les camarades, on aimait répéter: « réglementaire ». Coupe réglementaire, matériel réglementaire, tenue réglementaire. Réglementaire. Rien ne transpirait. Sauf à l'entraînement. Je demandais à ma mère de me faire des plats en sauce. Et je mangeais à même la casserole, debout, refusant de me mettre à table. Ma mère était assise. Au bout d'un moment, elle allumait la radio. Elle mangeait peu. Regardait dans le vide. Je ne la quittais pas. Elle était en robe de chambre. Son uniforme. Elle me parlait des filles au front. Me demandait comment elles se battaient. Je lui répondais qu'elles mouraient aussi. Elle ne disait rien. Elle connaissait mes actes de bravoure. Ne m'en parlait jamais. Elle avait lu des rapports sur moi. Sur mon courage. Elle s'en foutait. Enfin, elle en donnait l'air. Je ne m'asseyais à table que quand j'avais terminé ma dernière bouchée. Elle me parlait des rats dans le jardin. Me disait que rien n'y faisait, qu'ils revenaient toujours. Je lui répondais que ce n'était pas grave. Elle ne s'abandonnait jamais. On aurait dit qu'elle venait toujours de se lever. Un peu dépenaillée. Les cheveux défaits. Il me semble aujourd'hui que je n'ai jamais

vraiment regardé ses cheveux. Je la fixais parfois. Mais rapidement. Comme je pouvais fixer un drôle d'horizon au combat. Les points de défense, les points d'attaque. Tenir la position. Patrouille. Les camarades. Nadja. Celui qui meurt. Nadja qui repérait, voyait, visait, tirait. Toujours. La première. Les vérifications. Check point. Le périmètre sécurisé. Les morts. Le camarade qu'on accompagnait jusqu'au bout. En lui caressant le front. Les bouts de viande. Auxquels on s'habitue. Morceaux. Lambeaux. De peau. Le sang. Chaud. L'odeur. Les vêtements collés de sueur. De sang. L'avancée. Le rapport. L'attente. La peur. Le Beretta. Famas, Hécate. Les armes. Le chaud de l'arme. L'arme. Nadja.

Elle avait le commandement.

Le visage osseux. Et carnassier. On avait parfois l'impression de ne lui voir que les dents. Et les yeux. Son sourire adoucissait tout. Elle aimait ce qu'elle faisait. Elle n'aimait pas en parler. Elle disait : « Un soldat ne se raconte pas. » La troupe la respectait. Elle commandait, calme. De temps en temps, une cigarette. Pendant les longues périodes d'attente. On se regardait. Souvent. Elle ne respectait que les soldats. Les autres, elle les appelait les civils. Elle disait : « Il est courageux pour un civil. » Le civil, l'autre. Le soldat, son semblable. Qu'elle dévorait à belles dents quand il avait le malheur d'être son ennemi. Elle mangeait beaucoup. Elle transpirait. Dès qu'il y avait du danger. Elle me disait : « Toi tu transpires pas. Tu fais comment ? » Elle prenait une douche. Dès qu'elle le pouvait. Briefing. Débriefing. J'aimais les opérations avec elle. Elle disait qu'elle m'aimait. Qu'elle m'aimait pour deux. Que ce n'était pas grave si je ne l'aimais

pas. Parfois, je craquais. Elle se donnait à moi comme un homme. Me disait qu'il n'y avait pas de différence entre les hommes et les femmes. Sexuellement, surtout. Que tout ce qu'on racontait, c'étaient des conneries. Je n'avais que rarement envie de lui faire l'amour. Je le lui avouais. « Je ne t'aime pas, Nadja. » Elle me répondait : « Je sais mais c'est pas grave. » C'était devenu une blague entre nous, je ne t'aime pas, Nadja, je sais mais c'est pas grave. J'aimais surtout quand j'arrivais à m'isoler. C'était vraiment ça qui était bien. S'isoler pour écrire. Et sentir que j'étais bien. Que c'était ma vérité. Nadja prétendait qu'elle n'aimait pas les livres, que c'étaient des nids à poussière, j'avais déjà entendu ça quelque part. Et j'avais eu honte. Ma mère avait une vénération pour les livres. Une vénération à la con. J'avais la haine. J'avais l'impression que je n'étais plus qu'un torrent de haine. De temps en temps, je vomissais. Même si je n'avais rien à vomir. J'aurais pu mourir. Je ne sais comment dire : c'était comme si je n'avais rien eu à mourir. J'étais encore obligé de vivre. J'avais suffisamment tenté la mort. Nadja aussi. Pour ça, on s'entendait bien. Mais la mort ne voulait toujours pas de moi. C'était dommage. Pour qui s'était engagé dans un régiment de tueurs. Et de tués. Des camarades mouraient. Ils n'avaient pas compris. Comment ça marchait. Ou bien c'est nous qui n'avions pas compris. La mort ne voulait pas de nous, pourtant nous voulions d'elle. On nous demandait de tuer, on tuait. Et on nous gratifiait d'une satisfaction idéologique. Morale. C'était bien ce qu'on faisait. La satisfaction résidait dans cette pratique de la létalité. Je n'aimais pas tuer. Je me vomissais. Mais cela me calmait au moins un moment. Ma mère était fascinée par ces morts. Elle disait qu'elle

n'aimait pas la mort. Elle me voyait calme et tout en rétention. Et elle ne le supportait pas. Voulait-elle que je lui raconte les morts ? Elle en rêvait. Elle me regardait avec un air de provocation. « Tu n'es que ça mon fils. Un tueur. J'attendais autre chose de toi. Regarde autour de toi. Et surtout, regarde-moi. Ta mère. » Je la regardais et je voyais. Une mollesse. Cette même mollesse que je retrouvais en moi. Que je méprisais. Que je ne dépassais qu'au combat.

Il était tard.

J'allai me coucher. Ne m'endormis pas. Me levai.

Cette nuit-là, j'avais besoin du combat.

Dans l'escalier, je croisai ma mère. Quand on est dans la mollesse, on ne dort jamais. J'avais envie de lui démonter la tête. Elle le sentit. Le corps de ma mère, c'était mon corps. Elle dit le mot de trop. Son nom. Je la bousculai. Puis frappai les murs. Une fois. Deux fois. Trois fois. Je la secouai. Avant de me recroqueviller en hurlant. Ça la réveilla. C'était bien ce genre de sensations. À croire qu'elle aimait ça. Cette violence qu'elle avait débusquée.

Je la laissai dans le couloir. Je mis Goldman à fond. Et cassai une lampe. Je hurlai. Je savais que les voisins avaient peur. Et qu'ils me respectaient. Je sortis. Tenue de camouflage. Nuit. Lampe d'intervention.

Il ne faut jamais s'étonner de recevoir des coups quand on débusque la violence chez l'autre. Je sais que c'est une vérité qui n'est pas bonne à dire. Je m'en fous.

Je m'enfonçai dans la cité. Je connaissais le chemin par cœur. Trente minutes de marche rapide. À cette heure-là, je ne croiserais personne. J'avais pris un coup-de-poing américain. Couteau. La résidence de Mathilde. C'était

là. Juste derrière, il y avait une maison. La plus belle. Je connaissais le terrain. Je l'arpentais comme un fauve depuis des années. Je ne sais si j'avais créé cette femme mythique. Ou si elle l'était vraiment. Je sentis l'odeur de l'argent. Tout de suite. Dès que je vis la pelouse bien verte et bien taillée, ma haine s'éveilla.

La résidence était comme un petit Disneyland. De fausses collines. Des virages. De grands jardins. Du marbre. Des pierres. Des arbres, beaucoup d'arbres. Je savais qu'elle était là. Avec son mari. Je savais qu'elle dormait. J'aurais pu entrer. Les tuer tous les deux. En silence. Professionnel. J'aurais pu surtout allumer la lumière. Et face au lit, m'égorger. Ils ne savaient pas le sang qui gicle. La puissance d'une artère. Ils auraient pu l'apprendre. Elle. Son mari. J'aurais choisi cette solution. C'était ce qui lui aurait fait le plus de mal.

La nuit était douce. Je fis le tour de la maison. Repérai le nouveau système d'alarme extérieur. Le neutralisai. Deux portes de garage en contrebas. Agir vite. Porte forcée. Alarme intérieure coupée. Je déposai une fleur sur le pare-brise de sa voiture. Et crevai les quatre pneus de celle du mari. Ce n'était pas grand-chose. J'avais une telle haine. Un tel besoin de disparaître. En silence. Mathilde était si proche. Je pris l'escalier de la cave. Petit couloir. Je connaissais la maison par cœur. Pas une pièce où nous n'avions fait l'amour. Cuisine buanderie salon chambre conjugale chambre d'amis chambres d'enfant couloir salles de bains toilettes cave garage salle à manger...

La cuisine. Objectif. Aucun bruit. J'attendais. À la moindre alerte, je pouvais disparaître. M'évaporer. Il n'y avait aucun danger. En entrant dans la résidence, j'avais repéré un chien qui avait un peu aboyé. Rien de

méchant. À l'étage, je perçus comme un ronronnement. Analyse. Résultat. Cent vingt-cinq kilos de viande masculine en état de profond sommeil/surcharge pondérale/apnées/ronflements. Elle l'aimait, ne l'aimait pas, je ne sais pas, se sentait rassurée, l'avait choisi comme mari. Je me mis à transpirer. Énormément. Je bus de l'eau. Directement au robinet. Entendis un bruit. Elle se levait. C'était elle. J'en étais certain. Elle allait aux toilettes. J'attendis. J'entendis. Elle ne regagna pas sa chambre. Deux options. Salle de bains ou cuisine. Salle de bains. Non. C'était cuisine. Eau gazeuse. Elle avait soif. Je sortis un verre, puis un deuxième. Avec difficulté. Je me mis à trembler comme jamais je ne tremblais au combat. Je n'avais pas le droit d'être ici. J'allais à nouveau être la pire de ses hantises. Je voulais être certain que le petit n'était pas avec elle. Deux ans. Elle pouvait le tenir dans ses bras. Mais non. Elle était seule. Elle serait passée dans la chambre de l'enfant, et elle lui aurait parlé. Elle était douce. J'allumai la lumière de la cuisine. Préparai les deux verres. Les remplis d'eau gazeuse. Me planquai derrière la porte. Elle était en chemise de nuit. Blanche en coton. Je la vis d'abord de dos. Elle remarqua les deux verres. Prononça mon nom. Se mit à trembler. S'assit sur un tabouret en murmurant : « Ce n'est pas vrai. » Que je n'avais pas à entrer chez elle. Qu'elle m'avait demandé de ne plus le faire. Me dit d'aller me faire tuer au combat. De me brûler la cervelle. Qu'elle s'en foutait. Qu'elle ne voulait plus de moi. Qu'elle allait appeler les flics. Qu'elle allait prévenir son mari. Qu'elle avait un petit garçon de deux ans. Qui dormait. Je la voyais. Toujours de dos. Ses cheveux blonds très fins étaient collés de sueur à la base de sa nuque. Je connaissais son corps par cœur. Elle ne

pleura pas. Je la sentais tendue. Emplie de haine. Elle se tourna vers moi. Son regard était dur. C'était pourtant toute une forme de tendresse qui parcourait son corps. Elle posa ses mains sur son ventre. Elle était enceinte.

Je pris la fuite.

En moins d'une minute. Dehors. Réenclencher les alarmes. Me jeter au sol. Me frapper la tête sur la terre tendre. Ne rien sentir. Rebondir. Choisir l'écorce d'un arbre. Me refréner avant le choc. Je pris la décision de ne pas me blesser. Par devoir. Par obéissance aux ordres. Des missions importantes m'attendaient. Pas question d'y déroger. Le chien, le même, aboya. Un labrador. Le choper. Le saigner. Professionnellement. Sentir la jugulaire palpiter sous mes doigts. Y enfoncer une lame de douze centimètres. Le jet de sang chaud. Garder la main. Je passai une haie de thuyas. Et son grillage. Le chien fut surpris. Je l'appelai. Doucement. Viens, viens... Sortis mon couteau. Prescience de la mort. Je perçus la peur du chien. Il savait que j'allais gagner. Sa frayeur ne se mua pas en haine. En attaque qui eût précipité sa fin. Allait-il prendre la fuite? Non. Il s'assit. Comme une bête de cirque. Je lui proposais la mort et il allait me donner la patte. J'approchai la main. Il grogna. À peine. Se calma. Il était jeune. Son pelage brillait. Il portait un collier métallique. Un collier étrangleur. J'en attrapai la boucle coulissante. Tirai. Fermement. Fis décoller le chien. Le pendre. Je sentis sa peur de la mort. Son corps qui se contractait. Je connaissais par cœur ce spasme final. L'animal se mit à gémir comme un bébé. Je voulais en finir. Vite. Il ne mourait pas. Pleurait. Le collier n'était pas adapté pour la pendaison. Je le lâchai.

Il se répandit sur le sol. Partit. Disparut. J'aurais voulu le rappeler. Le caresser. Je repassai la haie de thuyas. Il y avait toujours de la lumière chez Mathilde. Y retourner. Je fus en bas de la fenêtre. En un clin d'œil. La vis. Elle me regarda avec un air de mépris. Je distinguai son ventre. Depuis combien de temps était-elle enceinte ? Je ne savais pas. Je me mis à courir. Dix minutes. Bon rythme. Opérationnel. Arrivai chez ma mère. Claquai les portes. Me mis à hurler. « Tu le savais. Tu le savais, maman. Qu'elle attendait un deuxième enfant. » Je frappai les murs du couloir. Qu'est-ce qu'elle foutait debout à trois heures du matin ? Pourquoi ? Elle ne répondait pas. Me dit que oui elle savait. Qu'elle s'en foutait. Je lui dis de remonter dans sa chambre. De dormir. Que j'allais partir. Pour de bon. Sans lui dire au revoir. Dans quelques heures. Je me posai sur le lit. Demain l'avion. La caserne. Et puis la mission. L'objectif. L'action. Tout serait clair. Le repos. Je restai sur mon lit. Trois heures. En attendant l'autocar. Tout était calme. Je ne percevais plus rien. Je la revis. Ses cheveux collés de sueur. Son ventre. Je ne savais quand serait ma prochaine permission. Je n'irais plus. Je l'avais vue. Je l'avais vue. Malgré l'effraction. Un peu de sa peau. Ce visage endormi. Apeuré. Et si dur. La douceur qui émanait d'elle. Elle avait dit merci pour l'eau gazeuse. Je fis des abdominaux. Me saoulai d'efforts. Je savais que dans le car, puis dans l'avion, je trouverais le sommeil.

La caserne. Ma caverne. J'avais deux jours d'entraînement intensif. Une demi-journée de récupération. La mission, enfin.

Je retrouvai l'hilarité de la chambrée. Celle qui évite de

sombrier. Cette bonne humeur de trompe-la-mort. Nadja était là. En demande. Je ne la voulais pas. Ne la désirais pas. C'était l'enfer.

Je savais que si je faisais l'amour avec elle cela allait exacerber mon désir pour Mathilde.

Je ne pouvais chasser Mathilde de mon esprit. De mes pensées. De mon corps. Nadja m'exaspérait. Je ne trouvais plus rien de beau en elle. Mathilde la connaissait. Nadja n'avait été qu'un instrument – une arme. En miroir. Un faire-valoir. Pour susciter sa jalousie. Déclencheur. Efficace. Comment avais-je pu, dans une forme de désir sans amour qui me dépassait, lui donner autant, me donner tellement ? Alors que chaque fois que nous avons fait l'amour, j'avais fini par me dégoûter, mille fois plus aimanté au corps de Mathilde ?

Nadja recommença son cirque. Des déclarations. Des petits mots. Je t'aime pour deux.

- Je t'aime pour deux.
- Tu finiras par mourir pour deux.
- C'est ce que je veux. Connard.
- Tu as un fils.
- Et alors ?